

sur un flot désert ; l'espérance sans cesse renouvelée, sans cesse déçue, du naufragé qui voit passer une voile à l'horizon.

Comme ils sont variés ! Comme ils sont multiples ces dangers ! Et comme tous tendent à ce même but ; la mort du pauvre pêcheur ! Il n'y a qu'à ouvrir les annales maritimes, l'obituaire des marins, pour trouver un récit émouvant et un autre plus émouvant encore. Hier, aujourd'hui, demain, chaque jour a son trait noir. A peine relate-t-on un sinistre qu'un autre vient le faire oublier. Sombre litanie toujours ouverte à des noms nouveaux.

Voulez-vous connaître, en mille, un de ces sinistres ? Prenons le nousse de la *Mathilde*. L'aventure date de ces jours derniers.

La *Mathilde* naviguait dans les eaux de Saint-Pierre, en Martinique. Pour les besoins de son service elle met un canot à la mer. Un matelot de Pleurhuit, Bauché, y embarque avec un nousse de treize ans.

Rien de plus simple, rien de plus commun dans la vie courante des gens de mer. Survient un coup de vent. Les vagues se gonflent, leur vitesse s'accroît et elles emportent au large le canot et ceux qui le montent. Elles les emportent si bien même que la côte disparaît, que la *Mathilde* s'évanouit. Tantôt au sommet des lames, tantôt aux creux de leurs replis profonds, Bauché et son nousse, si loin que leurs regards peuvent porter, ne voient plus que le ciel et l'eau. Le ciel sans fin, l'eau sans bornes ; l'infini sur eux, l'infini sous eux. Et pas de boussole pour se guider, pas de voiles pour aider leur marche, pas de vivres pour soutenir leurs forces. Où vont-ils ? Vers le large, vers une côte, vers une île ? Qui sait ?

Les heures passent l'une après l'autre. Après avoir atteint son zénith le soleil descend. Quelques degrés encore et il touchera l'horizon pour disparaître dans l'au-delà que l'œil ne peut entrevoir. Mais avant, ses rayons continuent de frapper et d'éclaircir les cervelles de ces malheureux que la faim tennaille, que l'inconnu anguisse.

Moins vigoureux que son compagnon, mais rompu aux fatigues, plus jeune, plus affamé, le nousse sent déjà du vague dans sa tête.

« Mère ! mère ! s'écrie-t-il où suis-je ? où vais-je ? »

Et comme ramené à la réalité présente par la vibration aiguë de son propre cri, il se jette à genoux, joint les mains, lance au ciel un regard tout mouillé de larmes et sa voix chevrotante et douce envoie au Dieu des pêcheurs les prières simples et naïves que le bon curé lui a apprises là-bas, tout là-bas, pendant les heures de catéchisme, dans la petite église du village, où la mère évoquée file sans doute sa quenouille ou attise le feu pour son modeste repas du soir.

Oh ! ces prières de l'enfance, comme ils s'en souviennent les marins ! Comme ils les murmurent aux heures de dangers ! Comme ils ont foi dans leur efficacité, tout endurcis qu'ils soient, sincèrement ou d'apparence ?

La nuit succède brusquement au jour. La faim augmente, l'angoisse s'accroît et toujours, du creux au sommet des vagues et du sommet au creux, c'est une éternelle montée, une éternelle descente ? Puis le jour revient ; puis la nuit reparait. L'enfant ne peut tenir à tant de fatigue physique, à tant de douleur morale. Son cerveau bouillonne, ses méninges se prennent, ses yeux s'ouvrent en grand, son regard se fixe sous la pression du délire.

« A boire, Bauché ! crie-t-il, à boire ! »

— A boire ? je n'ai rien.

— Si, de l'eau-de-vie.

— De l'eau-de-vie ?

— Oui, de l'eau-de-vie.... là, là.... dans la barrique.... à l'arrière.

— La barrique ?.... Pauvre petit, tu n'y vois plus....

— Oh ! si, j'y vois.... donne.... donne....

Oh ! ma mère ! ma mère !....

Sous le coup d'une éclaircie dans ses esprits en allés il retombe à genoux, prie avec ferveur, pour se redresser de nouveau et lancer ses phrases incohérentes au vent qui flagelle son visage, qui écrete les lames et envoie leur écume dans la barrique.

Pour étancher cette eau, devenant d'heure en heure un danger de plus en plus menaçant, Bauché

se multiplie. Son *suroît* ne suffit pas. Il ôte son pantalon, en noue le bas des jambes avec une ficelle et, muni de ces sceaux jumeaux, il essaye d'écoquer l'eau embarquée.

L'enfant délire toujours. La fièvre le domine tout, le brûle, le mine. Plus d'éclaircies mais une agonie constante, une agonie sans trêves, une agonie rendue atroce par les souffrances endurées, terrible par la situation dans laquelle elle se déroule. Le pauvre Bauché écoque toujours, tournant de temps à autre un regard mouillé vers son compagnon d'infortune qu'il ne peut secourir et que la « camarade » guette.

Après les torsions fébriles, la prostration comateuse, puis la mort.

Voilà Bauché, seul survivant dans ce canot qui embarque, en face de ce petit cadavre, en face de l'immensité infinie, en face de sa faim, en face de ses propres souffrances, de ses propres fatigues, en face des requins qui bondissent déjà aux alentours, amenés du large par l'odeur de la mort que le vent vaporise à la surface des flots.

Que faire ? que devenir ? Si encore un navire passait.... Un navire !.... Mais apercevrait-il, dans le miroitement des eaux, cette coquille de noix ?

Pour tout vêtement, Bauché garde encore sa chemise. Il l'ôte, l'attache à une latte arrachée au bordage et amarre verticalement ce mâts minuscule à l'une des banquettes. Lui aussi sent sa tête qui déménage, et à ses souffrances d'homme affamé, d'autres souffrances se joignent, produites par les rancœurs que lui cause l'infécte odeur cadavérique dont la barque est toute empuantiée.

A plusieurs reprises il prend le nousse dans ses bras débiles, pour le jeter dans cette immensité humide : tombe mouvante des marins. Le cadavre remué dégage une puanteur plus intense. Les requins alléchés, se pressent le long du bossoir, flaquant l'eau de leur queue joyeusement agitée, reniflent, gambadent, se tournent et se retournent.

La proie convoitée ne vient pas. A chaque fois Bauché replace le cadavre où il l'a pris, ne pouvant se résigner à donner le pauvre petit en pâture à ces affreuses bêtes.

La faiblesse du matelot de la *Mathilde* augmente à vue d'œil. L'ardeur du soleil, intensifiant les exhalaisons du cadavre, le malheureux n'y tient plus, rampe auprès de son compagnon mort, le tire par les pieds, l'amène à lui et le laisse glisser le long du bordage....

L'eau s'entr'ouvre.... se referme....

Bauché, lui aussi, veut aller rejoindre le petit... Déjà il enjambe le plat-bord.... Mais les requins ont plongé... La mer se teinte de taches rougeâtres.

Bauché pousse un grand cri et tombe à la renverse....

Quand il revient à lui des matelots l'entourent, parlant un langage qu'il ne comprend pas, essayant de démêler ce que peut bien être la masse noirâtre qu'ils ont trouvée dans sa bouche. Une vieille chique sans doute ? Non, de la corne mâchée !... Le manche de son couteau que le brave Bauché a voulu donner en nourriture à son estomac affamé.

Le naufragé se démène, interroge, et finit par apprendre qu'il se trouve à bord d'un norvégien, le *Wladimir*, capitaine Paderson, en destination du Mississipi. Du haut de sa hune, la vigie norvégienne a signalé un point blanc presque au ras des eaux... La chemise de Bauché flottant au bout de la latte arrimée sur un banc... On a mis le cap sur ce point, et le malheureux matelot de la *Mathilde* a été trouvé, évanoui, à demi-mort, affalé au fond de son canot, devenu solitaire par la mort et l'enlèvement nautique du pauvre petit nousse....

Pauvre petit nousse !... sa grande jeunesse l'a empêché d'endurer de si dures fatigues et jamais plus pour lui la terre de France ne réapparaîtra... Son compagnon plus robuste que lui la reverra, la revoit, l'a revue....

Et les autres de la *Mathilde* ? Ont-ils vécu une vie plus heureuse ? Non. Ils ont tous fait naufrage dans les parages de Terre-Neuve.

Un navire anglais les a rapatriés, et grande a été leur surprise lorsqu'en accostant en France, ils ont aperçu Bauché, Bauché le camarade qu'ils croyaient *péri en mer* !

Dans la joie du retour, dans les poignées de mains et les embrassades de reconnaissance on a

bien un peu parlé du nousse, puis on l'a vite oublié. Ces malheurs sont si fréquents qu'ils deviennent presque naturels et qu'on ne peut vraiment s'en charger la mémoire. Un nom de plus sur l'obituaire des marins, puis la brise passe, le flot s'enfuit et le souvenir des hommes les imite....

Aussi, par un gai matin de printemps, quand partent les *Terre Neuviens* et les *Islandais*, comme elles ont raison de pleurer les aïeules, les veuves, les mères, les femmes, les sœurs, les fiancées des pêcheurs !

SUR LE RIVAGE

Comme un navire en proie au feu qui le dévore, le soleil dans les nues enfonce par degré. La nuit s'avance lentement et le bleu firmament s'arrondit sur nos têtes, empreint de calme et de sérénité. Le silence descend sur la terre profond comme l'oubli. Une brise légère et douce fait balancer la cime des grands arbres ; alors le ciel dévoile aux yeux toute sa splendeur. Oh ! que j'aime à aller m'asseoir sur le rivage à cette heure du mystère, et à contempler le magnifique spectacle qui s'offre à mes yeux. Le fleuve est là s'étendant devant moi, ses eaux limpides comme du cristal sont ondulées légèrement sous le doux zéphir. Le bruit seul des vagues, blanches d'écumes se brisant sur des roches immuables, trouble le silence mystérieux qui plane sur la nature. Cette musique des flots donne un cachet particulier à la beauté du soir. J'aime à promener mes regards sur cette immense étendue d'eau dont je cherche vainement à sonder les mystères. Je ne puis me défendre d'une certaine émotion à la vue de ce fleuve déroulant ses flots azurés. Il est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Cette immensité parle éloquentement de Dieu, de sa puissance et de sa bonté. Cette contemplation élève l'âme vers le créateur de toute chose, et fait battre le cœur.

J'admire l'eau brillant comme du cristal ; la souple nacelle que lance l'effort du gai rameur ; la lune rêveuse promenant au ciel son disque doré ; les étoiles semblables à des clous d'or soutenant la voûte immense des cieux ; de ces flots qui connaissent tant de lugubres histoires ! Lorsque les eaux sont en furie, que les vagues se lèvent par la force de la tempête comme des sceptres menaçants, prêts à fondre sur leur proie, le marin qui voit le danger qu'il court voudrait voir s'apaiser l'orage afin de pouvoir encore une fois rallier la terre. Mais souvent, hélas ! Dieu ne lui accorde pas ce qu'il demande, et quand vient l'heure marquée par sa justice, la tempête augmente, le vent devient plus fort, et bientôt sa barque est ballottée par les flots sombres et le fleuve devient le tombeau du marin. Un sentiment indéfinissable m'envahit après cette contemplation, et ces pensées ! oh ! qui ne peut comprendre l'existence d'un Dieu et d'une puissance surhumaine veillant à l'ordre de l'univers, quand on se trouve ainsi face à face avec les magnificences du ciel et de la terre dans le calme d'un soir d'été !

Pointe-Claire, 1890.

JUSTA.

LE BAPTÊME D'UNE CLOCHE

C'est une jolie chose qu'une cloche entourée de cierges, habillée de blanc comme un enfant qu'on va baptiser. On lui fait des onctions, on chante, on l'interroge, elle répond par un petit tintement qu'elle est chrétienne et veut sonner pour Dieu. Pour qui encore ? car elle répond deux fois : « Pour toutes les choses saintes de la terre, pour la naissance, pour la mort, pour la prière, pour le sacrifice, pour les justes, pour les pêcheurs. Le matin, j'annoncerai l'aurore ; le soir, le déclin du jour, céleste horloge, je sonnerai l'Angelus et les heures saintes où Dieu veut être loué. A mes tintements, les âmes pieuses prononcent le nom de Jésus, de Marie ou de quelques saints bien-aimés ; leurs regards monteront au ciel, ou, dans une église, leur cœur se distillera en amour ».